

La guerre russo - japonaise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 39

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La guerre russo-japonaise

La Grande Porte à Liao-Yang

Liao-Yang est entouré d'une muraille fortifiée en bon état de défense, garni de tours et de créneaux. Le côté extérieur est revêtu de briques bien cuites, l'intérieur de gros moellons. L'espace intermédiaire est rempli d'une sorte de ciment et d'une argile rougeâtre. La largeur supérieure de la muraille est de quinze pieds et sert d'assise à une route bien pavée, garnie de parapets. Cette muraille a une longueur de treize mille anglais.

La population de Liao-Yang est en grande partie chinoise, le reste d'origine mandchoue; les résidents russes habitent la partie nord-ouest de la ville. Au nord de la ville s'étend une plaine sablonneuse parcourue par un affluent du fleuve Taïtse. A cette plaine aride fait suite une vaste étendue de terrain très fertile plantée de froment et de millet servant de nourriture aux habitants. A droite du viaduc du chemin de fer s'élève une éminence couronnée par les ruines d'une ville coréenne. Non loin de Liao-Yang, vers le nord, se trouve une mine de charbon, mais l'exploitation en est très primitive. Au sud de la ville, on voit une plaine bien cultivée bordée par les montagnes de Schuschan. Le climat de Liao-Yang est très malsain; les pluies torrentielles suivies de fortes chaleurs, ont décimé les troupes russes qui succombaient des suites d'insolation et de paralysie du cœur. Maintenant flotte sur les principaux édifices le drapeau japonais.



LIAO-YANG — La Grande Porte

MOUKDEN

Moukden, qui veut dire la Florissante ou Tsin (l'appellation la plus habituellement usitée dans le pays), chef-lieu de la province du même nom, est situé au milieu d'une plaine d'alluvions à 96 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Toutes les terres qui l'entourent sont riches et parfaitement cultivées. Cette ville est reliée par voie ferrée à Port-Arthur, vers le sud; à Charbin vers le nord; celle se dirigeant vers Tien-Tsin et Pékin n'est pas entièrement achevée.

Dès que l'on sort de la gare, située à un kilomètre de la ville, on aperçoit les murailles qui entourent Moukden, longues de cinq kilomètres, hérissées de tours, et hautes de soixante pieds; huit portes fortifiées et défendues par des batteries en permettent l'entrée. A la périphérie de la ville s'élève encore une enceinte d'argile de dix-huit kilomètres de développement. En dehors de cette grande enceinte se trouve le faubourg de Pekouan, où se raffine l'or de Corée.

Les faubourgs sont hors des murs et s'étendent jusqu'à un ou deux kilomètres de la ville. Moukden a plusieurs quartiers assez riches. Dans le vieux quartier mandarin, comme dans la ville neuve habitée par les Russes, les maisons sont construites



MOUKDEN — Une rue

avec le plus grand soin. C'est en effet l'ancienne capitale de la dynastie qui règne actuellement en Chine: l'histoire nous apprend qu'elle doit cette qualité à une décision prise en 1625 par Nurchachu, le fondateur de la dynastie mandchoue. On y trouve les tombeaux des anciens souverains et c'est en raison de leur caractère sacré que la cour de Pékin fit des stipulations expresses lorsqu'elle consentit à ce que la Mandchourie demeurât en dehors de la neutralité chinoise. Il existe d'ailleurs à Moukden comme à Pékin une „ville défendue“ dans laquelle se trouve le palais impérial. En vue d'éviter la violation des sépultures, le chemin de fer central mandchourien, construit par la banque russo-chinoise après des arrangements spéciaux avec la Chine, dut éviter de traverser la ville et faire ainsi un long détour.

Moukden avait une garnison chinoise commandée par un général tartare. Le quartier principal des Russes se trouve au sud du vieux palais impérial; ils y ont leur église, leurs écoles, leur bureau des postes et télégraphes. Les casernes russes n'en



MOUKDEN — Pavillon du Palais impérial

sont pas trop éloignées; elles se trouvent un peu en dehors de la ville et la dominent entièrement.

Il semble assez improbable que les Russes aient élevé autour de Moukden de sérieux travaux de défense; ils n'avaient en effet à craindre que les incursions des bandes de brigands qui infestent la Mandchourie et ces incursions étaient en somme peu redoutables pour une ville occupée en permanence par une garnison régulière.

Moukden doit son importance à sa situation au centre du commerce considérable qui se fait dans le nord de la Mandchourie et trouve son débouché sur la mer, au port voisin de Niou-Chouang. Toute l'administration de la grande province russe s'y trouve centralisée et sa possession comporte un prestige moral et politique énorme, car elle est considérée comme la „ville sacrée“ de la dynastie mandchoue.

La capitale de la Mandchourie avait, jusqu'à l'occupation russe, les mêmes prérogatives que Pékin. Ses ministres doublaient ceux du centre administratif de l'empire, bien qu'ils fussent de pure parade. Ce qui sanctifiait Moukden, c'était, d'une part, son temple bouddhique, — l'un des plus célèbres de l'Extrême-Orient; — c'était, de l'autre, son fameux cimetière de la dynastie mandchoue, où nul ne devait pénétrer, et qui abritait sous des bois touffus ses toits de briques rouges. Jusqu'en 1804, les empereurs, aussitôt proclamés, allaient en pèlerinage dans cette nécropole, et jusqu'en 1898, tous les dix ans le souverain envoyait en grande pompe son portrait à Moukden.

Son vieux palais presque en ruines est une image en petit du grand palais de Pékin. Les Palais du Ciel et de la Terre où au nom de l'empereur se font des sacrifices, se trouvent au centre de la ville.

On ne possède pas de statistiques précises au sujet de la population de cette ville, qui selon certains voyageurs, est évaluée à 250,000 habitants, selon d'autres à 700,000.



L'espionnage militaire

Quiconque fait de l'espionnage, pour le compte de l'ennemi, est un traître pour lequel il ne saurait y avoir assez d'opprobre, qu'il ait trahi pour de l'argent ou par ressentiment politique ou religieux.

Quant à celui qui espionne chez l'ennemi, pour le compte de son pays, il joue un rôle utile et nécessaire. Encore faut-il distinguer, pour la qualité morale des services rendus, s'il agit pour de l'argent ou par pur dévouement patriotique.

L'espionnage est remis à l'ordre du jour non seulement en Extrême-Orient, sur le théâtre de la guerre, comme il est tout naturel, mais aussi en Europe.

Mais restons à la guerre. A la manière allemande, les Japonais ont beaucoup développé leur service d'espionnage. Comme les Allemands, qui avaient si bien préparé leur campagne de France par une première invasion d'espions, ils avaient, avant de partir en guerre contre la Russie, étendu la toile d'araignée de leur espionnage, non seulement sur la Mandchourie et sur la Corée, mais encore sur tous les ports et sur tous les centres militaires russes.

Leur service est plus que jamais actif. Chaque jour on découvre des officiers de l'état-major japonais qui, avec un renoncement personnel admirable, une audace inouïe, sous les déguisements les plus divers, dans les situations les plus bizarres, risquent leur vie pour surprendre les secrets de l'organisation militaire de l'ennemi. Tels, par exemple, ces deux chefs d'escadrons qui, déguisés en lamas, furent surpris par les Cosaques aux abords de la

voie du Transmandchourien et que, par grâce, Kouropatkine fit fusiller au lieu de les faire pendre.

Il y a des espions japonais jusqu'au cœur de la Russie, jusqu'à Saint-Petersbourg et à Cronstadt et il ne survient pas d'accidents — il est vrai que c'est bien souvent — dans les chantiers et les bateaux de l'escadre de la Baltique qu'on ne les attribue de suite à la malveillance japonaise.

A Vesenberg, qui est à 16 heures de Saint-Petersbourg, des gendarmes ont arrêté, comme suspects, un joueur d'orgue de Barbarie et un baladin qui présentait un singe merveilleusement dressé. Au commissariat, ils purent exhiber des passeports bulgares très en règle. Néanmoins, on les fouilla, on ouvrit l'orgue et on y découvrit non seulement des plans d'une grande précision, mais aussi une chaîne d'arpenteur et tous les instruments de topographie.

Pressé de questions, le joueur d'orgue finit par avouer qu'il était colonel de l'état-major japonais et que le monstre de singe était son brosseur. Ils ont été transférés sur l'heure à la prison de Riga.

Les Russes ont évidemment aussi leur service d'espionnage, mais on en parle moins. Cependant les dépêches de la guerre ont annoncé que Kouropatkine a conféré la croix de St-Georges au sous-officier Wolkoff qui, connaissant le chinois, s'était déguisé en Chinois et avait pénétré dans le camp japonais de Sanjutchén. D'où il avait rapporté à ses chefs les renseignements les plus intéressants. Revenant à la charge, il se rendait sur un autre point occupé par l'ennemi, lorsqu'il fut rencontré par une patrouille de cavalerie japonaise, qui lui demanda des renseignements sur la position stratégique des Russes. Mais il mentait si évidemment que les Japonais l'appréhendèrent. A coups de revolver, il en tua plusieurs et, sautant sur un de leurs chevaux, parvint à leur échapper.

Le généralissime Kouropatkine semble partager, sur l'espionnage militaire, le sentiment du maréchal Bugeaud, ce bon juge en matière d'honneur qui a écrit dans ses « Maximes, conseils et instructions sur l'art de la guerre »: « Les officiers anglais, russes et américains n'hésitent pas à se déguiser, à prendre une fausse qualité, un faux titre, pour pénétrer les desseins de l'ennemi. Ils ne commettent pas, en agissant ainsi, un mensonge, pas plus que le soldat, donnant un coup de sabre, ne commet un meurtre. Non, ils exposent leur vie pour servir leur pays et le but excuse la forme. »

Néanmoins d'autres estiment que tous les espions font un métier méprisable puisqu'ils ne peuvent opérer utilement qu'en captant la confiance, en la trompant, bref en mentant. C'est la théorie d'un juriste distingué, M. Pradier-Podéré qui ajoute que l'espionnage est « une pratique vile et déshonorante à laquelle les natures loyales et généreuses refuseront toujours de se livrer ». Ce jugement est sévère jusqu'à l'injustice.

Comme l'Allemagne possède les plans de tous les forts français, ou peu sans faute, les Français possèdent les plans de tous les leurs, grâce à l'abnégation de braves officiers français qui se les sont procurés non pas en les achetant à des entrepreneurs ou à leurs commis, ni même en les volant dans les bureaux du génie, mais en allant, déguisés en terrassiers ou en maçons, travailler péniblement